

## *Introduction*

C'est un soir d'automne, le soir du 31 octobre très exactement. Un vent aigre agite les nuages et arrache les dernières feuilles des arbres avant de les faire tournoyer sur le sol imprégné d'odeurs humides. C'est la fin du jour, le début de la nuit, en cette période crépusculaire où la lumière et l'ombre se confondent sans qu'on puisse déterminer quand finit l'une et commence l'autre. En apparence, c'est un soir d'automne comme il y en a tant. Mais cependant, aussi bien dans les villes que dans les villages ou les campagnes perdues au fond des vallées, il y a quelque chose d'autre, quelque chose qui sort de l'ordinaire.

C'est d'abord le comportement des hommes et des femmes qui reviennent du travail. Ils paraissent détendus, sinon heureux. Ils s'attardent volontiers dans les bars ou, s'ils rentrent directement en leur logis, ils savent que le lendemain, ils rompront pour un jour le cycle infernal du travail. Ah !... c'est vrai... Le lendemain est un jour férié, ce qu'on appelait autrefois, sous l'Ancien Régime, une fête « carillonnée », donc une fête religieuse, que même la très laïque République française a maintenue dans le calendrier officiel, à la grande satisfaction de tous les citoyens, croyants ou incroyants.

C'est en effet la *Toussaint*. Pourtant, dans l'esprit de la

plupart, c'est un jour triste. On se déplace en famille pour aller au cimetière porter des chrysanthèmes sur la tombe des chers disparus. Ce geste rituel de commémoration des défunts s'accompagne d'ailleurs d'une sorte de tristesse que le temps météorologique vient souvent confirmer. Quand il pleut ou que le ciel est « bas et lourd », comme l'a martelé Baudelaire en évoquant les coups de marteau nécessaires à l'édification d'un échafaud, ne dit-on pas que c'est « un temps de Toussaint », même si on est en plein printemps ?

Et puis, dès que la nuit devient plus sombre, des bizarreries font leur apparition. On frappe à la porte. On va ouvrir, et l'on se trouve en présence d'une étrange cohorte de garçons et de filles, souvent grimés ou recouverts de grandes étoffes blanches, ou encore arborant des masques grimaçants et la tête couverte de « chapeaux de sorcières » et poussant de lugubres « hou hou ! » à l'attention de celle ou de celui qui est venu ouvrir. Et ces enfants réclament soit des gâteaux, soit des bonbons, soit des pommes, soit quelques pièces de monnaie. On a tout intérêt à leur donner quelque chose, car sinon, ils sont capables de lancer quelque malédiction sur la maison et surtout de revenir la hanter pendant la nuit, dérangeant le sommeil des habitants ou le peuplant d'abominables cauchemars. Que se passe-t-il ?

C'est alors qu'on aperçoit sur le rebord de la fenêtre de ses voisins — si on en a ! — une énorme citrouille qu'on a vraisemblablement évidée et dans la carapace de laquelle on a percé des trous, figurant des yeux et une bouche. A l'intérieur, la flamme d'une bougie vacille au gré du vent. Cette représentation évoque une tête de mort grimaçante, et cela produit un effet saisissant, d'autant plus que tous les voisins — s'il y en a — semblent s'être donnés le mot et avoir agi de la même façon. Vraiment, on peut se demander ce que cela signifie.

Ce n'est pourtant pas l'époque du Carnaval, ni même le temps de Noël. D'ailleurs, à Noël, on se garde bien d'ex-

hiber des figures aussi grotesques. Malgré la récupération de cette fête profondément chrétienne par une population qui ne sait plus trop à quoi cela correspond mais qui subodore qu'il s'agit d'une commémoration sacrée excluant toute référence morbide ou diabolique, l'essentiel étant de se réjouir et surtout de banqueter. On se pose donc des questions, mais tout à coup, on se souvient que, depuis deux semaines au moins, les magasins arborent d'étranges et fantastiques décorations dans leurs vitrines. C'est à qui rivalisera, sinon de mauvais goût, du moins d'exagération : poupées représentant des diables passablement effrayants, des sorcières sur leurs balais ou se livrant à leurs opérations d'envoûtement, des monstres de toutes sortes, surgis de l'imaginaire le plus délirant, sans oublier de faux squelettes fort bien imités. On voit même, chez les pâtisseries, d'excellents gâteaux de formes horribles, des dragons en pâte d'amande, des gnomes en pain d'épice, des animaux tout droit issus de *Jurassic Park*, ruisselants de colorants, et des choux à la crème qui évoquent davantage des fantômes revêtus d'un suaire que les honorables végétaux où sont censés naître les petits garçons. Sans compter les affiches invitant la population à des bals ou à des manifestations diverses qui « sentent le soufre ». Et bien entendu, à l'étalage des marchands de légumes, une masse étonnante de citrouilles, dont certains sont travaillés comme ceux qui ornent les fenêtres des voisins.

Il est vrai que c'est la saison privilégiée où l'on cueille, avant le froid de l'hiver, ces cucurbitacées d'un volume parfois impressionnant, qui permettent aux mères de famille de proposer à leurs enfants de bonnes « soupes de courge » qu'ils rechignent à avaler.

De toute évidence, dès le soir du 31 octobre, il règne une curieuse ambiance sur l'Europe occidentale, et cette ambiance, à peu près absente de la presque totalité du xx<sup>e</sup> siècle, connaît depuis une dizaine d'années un succès qui va croissant, à un point tel que ces manifestations sont en

passé de devenir une institution comparable à celles de Noël, du nouvel an et, dans une moindre mesure, car ces fêtes se sont considérablement affaiblies, le mardi gras et la mi-carême. Il s'agit d'*Halloween*.

Le terme n'évoque rien pour les francophones, qui l'adoptent cependant sans trop savoir ce dont il s'agit. Il est beaucoup plus familier aux Anglo-Saxons, d'une part parce que c'est du vieil anglais, d'autre part parce que cette fête, apparemment folklorique et très populaire, n'a jamais cessé d'être célébrée dans les îles Britanniques et aux Etats-Unis. Le propre des fêtes dites populaires est de provoquer l'enthousiasme dans toutes les classes d'une société déterminée. C'est le cas pour cette mystérieuse *Halloween*.

On doit d'abord réfléchir sur la date : la nuit précédant le premier jour du mois de novembre, ce qui n'est pas un hasard. Et la veille du 2 novembre qui, dans le calendrier liturgique de l'Eglise catholique romaine, correspond à la fête des Morts. Là non plus, ce n'est pas un hasard.

D'ailleurs, pour le sens commun, la Toussaint — qui est pourtant, par sa nature même, une fête de joie — est toujours confondue avec le jour des Morts. Cela explique et justifie le fleurissement des tombes, geste rituel qui est à la fois la manifestation du souvenir de ceux qui ne sont plus et un hommage respectueux à leur égard, dans une sorte de « culte des ancêtres » qui ne veut pas dire son nom.

L'Eglise catholique romaine, comme les diverses Eglises protestantes, a toujours encouragé, tout en refusant énergiquement toute référence à un culte des ancêtres, les actes de piété accomplis le 1<sup>er</sup> et le 2 novembre. La Toussaint étant littéralement la fête de *tous les Saints*, reconnus officiellement ou non, il ne pouvait en être autrement puisque le dogme chrétien suppose que tout défunt peut, en fonction de ses mérites, être admis parmi les Elus. Mais où l'Eglise romaine ne peut plus s'aventurer, c'est dans le domaine profane des manifestations carnavalesques d'*Halloween*. C'est pourquoi, à la veille de la

Toussaint de l'an 1999, les évêques de France ont publié un texte les condamnant sévèrement au nom de la dignité et du respect que l'on doit aux défunts et à la Communion des Saints.

D'un point de vue logique, cette condamnation se défend parfaitement puisqu'elle dénonce les abus et les excès inévitables qui accompagnent ce genre de manifestations. Mais, d'un point de vue liturgique, elle se retrouve en porte à faux par rapport aux archétypes qui ont provoqué, d'une part, ces manifestations carnavalesques, et d'autre part, leur récupération proprement religieuse, sous forme épurée, par l'Eglise elle-même qui ne pouvait faire autrement. Il est, en effet, inexact de prétendre que les rituels *profanes* d'*Halloween* sont les dégénérescences des cérémonies religieuses célébrées à l'intérieur du sanctuaire : en réalité, nous le verrons plus loin, ce sont ces rituels profanes tant décriés qui sont à l'origine des cérémonies chrétiennes.

Au reste, il semble que cette condamnation, de la part des évêques de France, soit bien tardive. Dans le passé, l'Eglise ne s'est pas privée d'intervenir dans de nombreuses circonstances de la vie publique, même sur des cas qui ne le méritaient pas. Ainsi en a-t-il été du « Père Noël », jugé païen, et pourtant bien répandu dans les familles chrétiennes. Il est vrai que l'Eglise romaine rejoignait là l'austérité des Eglises protestantes, des calvinistes notamment, pour lesquelles toute fête comportant des réjouissances est non seulement inutile mais pernicieuse parce qu'elle détourne du seul souci que doit avoir l'être humain, celui d'assurer son salut. La fête fait partie de ces « puissances trompeuses » qui, selon Pascal, dressent un écran de fumée entre la vie quotidienne et son but suprême. Ne pouvant cependant extirper la fête, quelle qu'elle soit, le christianisme, dans son ensemble, s'est efforcé de la canaliser et de lui donner une finalité en accord avec ses dogmes fondamentaux.

Mais, dans le cas d'*Halloween*, c'est la brusque résurgence des festivités profanes et leur succès croissant, vers les années 1990 en France, qui ont provoqué cette réaction des évêques, dont le nom, il faut le rappeler, signifie, au sens étymologique, ni plus ni moins que « surveillants » (du grec *epi-skopein*, « observer au-dessus »).

Alors, une question se pose : d'où provient ce brusque engouement pour de telles manifestations folkloriques à la fois macabres, impertinentes et empreintes de toute une série de fantasmes issus de la mémoire collective ? Généralement, la réponse est : cela nous vient d'Amérique. Certes, depuis le début de ce siècle, en fait depuis la Première Guerre mondiale à laquelle les Européens ont pu mettre fin grâce à l'intervention des Etats-Unis, ce qu'on appelle le « modèle américain » s'est peu à peu imposé dans toute l'Europe — et dans le monde entier —, et considérablement renforcé après la Seconde Guerre mondiale. Cette influence du modèle américain s'est fait ressentir sur tous les plans, les meilleurs (en science et en technologie, notamment) mais aussi les pires (les « gratte-ciel », ces *tours infernales*, l'agriculture intensive, l'utilisation abusive des produits chimiques, etc.), et surtout la *mode*, cette absurdité digne des moutons de Panurge.

Certes, la mode d'*Halloween* provient de l'imitation de ce qui se passe depuis fort longtemps aux Etats-Unis. Mais fort heureusement, il arrive que des enfants, grimés et déguisés, le soir du 31 octobre, à la question *d'où cela vient-il ?* répondent de façon nette et précise : *d'Irlande*. Et c'est la vérité, tout au moins une partie de la vérité. Car s'il est exact que les manifestations carnavalesques d'*Halloween* en France et sur le continent européen ont été provoquées par le modèle américain, elles n'en sont pas moins originaires d'Europe occidentale, en particulier des îles Britanniques où elles n'ont jamais cessé d'être à l'honneur.

A la réflexion, cela paraît tout à fait normal : les Américains sont, dans leur grande majorité, des descen-

dants d'émigrés européens venus chercher fortune outre Atlantique. Si l'on excepte la composante amérindienne autochtone (passablement réduite par la faute même de ces émigrés conquérants, colonisateurs et volontiers massacreurs), la tradition américaine est un *melting pot* parfois bien confus entre diverses traditions européennes, dans lesquelles dominent les cultures anglo-saxonne et celtique. New York est incontestablement la plus grande ville irlandaise du monde, ce qui laisse supposer l'importance de l'apport irlandais à la mentalité américaine, et par conséquent l'influence que l'Irlande a pu exercer sur certaines coutumes populaires spécifiques, à présent tombées dans ce qu'on appelle le domaine public.

Mais les apports venus d'ailleurs, lorsqu'ils sont intégrés dans une nouvelle culture, ne sont jamais gratuits : de toute évidence, ils correspondent à un besoin fondamental de la part de ceux qui l'accueillent et l'intègrent dans leur propre culture. Tout phénomène populaire, coutume, croyance, rituel, appartient à une mémoire collective, autrement dit à des mythes fondamentaux qui, en eux-mêmes, sont vides de sens. Seule une concrétisation, autrement dit une véritable « incarnation » dans un milieu social spécifique, avec les termes qui conviennent, peut leur donner vie et par conséquent les rendre intelligibles.

C'est le cas d'*Halloween*. D'abord, ce n'est pas un phénomène isolé, puisqu'il est répandu dans de nombreux pays de la planète, bien que ceux qui pratiquent le rituel de cette fête-mascarade ne sachent plus très bien ce qu'elle signifie réellement. *Halloween* a été transmise de génération en génération par voie orale. Il s'agit donc bel et bien d'une tradition, au sens strict du terme, c'est-à-dire « quelque chose que l'on transmet » même si on a oublié le pourquoi et le comment de ce que l'on transmet.

Les rituels, les contes oraux, les dictons sont peut-être les seuls témoignages authentiques d'une tradition universelle unique à l'origine, mais qui s'est fragmentée au cours

des millénaires. Le sens profond en est souvent perdu, et seule en demeure l'ossature autour de laquelle peut se développer sinon un récit mais une véritable liturgie, ce que Jung appelle des *archétypes*, mais qui seraient plutôt des thèmes mythologiques errants ayant perdu tout lien logique avec le noyau central.

Car la logique, telle qu'on l'entend depuis Aristote, est absente d'un tel débat. Seul compte le rapport de l'événement, en l'occurrence le rituel d'*Halloween*, avec ce qui l'a provoqué. Et c'est par l'histoire des mentalités qu'on peut essayer de définir ce rapport, compte tenu de certaines directions dues à des informations glanées çà et là dans l'Histoire proprement dite.

Pour ce qui est d'*Halloween*, toutes les directions — qui peuvent se multiplier, s'égarer ou se retrouver dans des impasses — partent néanmoins d'un même point central : quelque part dans les pays celtes insulaires. C'est là qu'il faut en chercher l'origine.

Alors, si l'on veut comprendre le sens de cette fête carnavalesque d'*Halloween* et les raisons profondes de son lien avec la fête chrétienne de la Toussaint — dont elle n'est en réalité qu'un des aspects — il importe de remonter le cours des siècles, en quelque sorte à la recherche du temps perdu, ou plutôt du temps oublié, en allant explorer des zones ombreuses qui ont abrité non seulement leur développement mais également leur justification. Et il est certain que les surprises ne manqueront pas.